

LETTRE DES AMIS n° 156

* DATE À RETENIR

Samedi 26 septembre prochain, à 10 heures précises, aux Archives départementales : Assemblée générale de notre Association.

Ordre du jour :

Rapports moral et financier
Remise du Prix "*Défense du Patrimoine : Archives*"
Projets d'activités 1998-99
Questions diverses
Renouvellement du Conseil d'Administration

* REMERCIEMENTS

Le Président, le Bureau, le Conseil d'Administration de notre Association remercient bien vivement notre ami **François Laval** qui s'est beaucoup investi pour que la sortie du 13 juin dernier à Castres et à Ferrières soit une réussite.

Un grand merci également à notre ami **Jacques Sicart** de Blagnac qui nous a fait parvenir une **lettre autographe de Charles de Rémusat**, datée du 6 octobre 1820, que nous avons remise à Mme Suau afin qu'elle soit déposée aux Archives départementales.

* VIENT DE PARAÎTRE

L'ouvrage de notre ami **Roger Gau** : "*Jean, classe 1915 ou lettres volées à l'oubli*" vient de paraître.

Il s'agit d'un témoignage bouleversant d'un soldat toulousain mort à la guerre de 1914-1918 révélé par ses très nombreuses lettres adressées à ses parents et conservées jusqu'à nos jours.

Le livre est mis en souscription au prix de 60 F (Voir le bulletin joint à la lettre).

Association
Les amis des archives
de la Haute-Garonne



* POUR INFORMATION

Le Centre d'Etude d'histoire de la Médecine vous invite à participer à la Conférence donnée par le **D^r Martine Girard**, Salle du Sénéchal, 17, rue de Rémusat, le vendredi 2 octobre à 20 h 30.

Sujet abordé : "*Le Grand renfermement du XVII^e siècle en France*".

* TRIBUNE D'EXPRESSION LOCALE

Commingeois, vous avez la parole !

A la suite de l'Avis de Recherche n° 140 concernant le peintre **Jean André Rixens**, **Mme Puységur-Mora** nous adresse l'article ci-dessous, paru le 28 février 1925, dans le *Journal de Saint-Gaudens*⁽¹⁾ au lendemain de la mort de l'artiste.

"Samedi dernier s'est éteint à Paris l'un de nos plus éminents compatriotes, le peintre **André Rixens**.

Né à Saint-Gaudens en 1846 dans une famille de condition modeste, il devait par son travail et son talent parcourir une belle carrière d'artiste, dont la grande presse en retraçant sa biographie marque les étapes.

Les larges compositions en tableaux d'histoire par lesquelles il se révéla le classèrent parmi les meilleurs de la fin du siècle dernier.

Aussi fut-il en 1889 l'un des fondateurs de la Société Nationale.

Le Musée de Toulouse possède de lui une *Mort de Cléopâtre* qui fut un des succès du Salon de 1874 et la Salle des Illustres du Capitole, la *Sortie des défenseurs de Belfort* qui est un souvenir très vivant du siège fameux.

L'Hôtel-de-Ville de Saint-Gaudens a une belle toile bien connue de tous, le *Super flumina*, et le Musée de Béziers une *Mort d'Agrippine* qui fit sensation au Salon de 1881. Il est également représenté au Musée de la Ville de Paris, par une grande toile exposée en 1887, le *Laminage de l'acier* ; à l'Hôtel-de-Ville par un panneau décoratif, le *Feu* ; à la Sorbonne par le *Jubilé de Pasteur*, peinture d'une ampleur et d'une clarté remarquables qui fixe les portraits de tous les grands personnages d'une époque.

Depuis les dernières années du siècle précédent il s'était consacré à peu près exclusivement au portrait, son dessin toujours très sûr et son habileté témoignaient de sa maîtrise et donnaient une vie intense aux figures qu'animaient son pinceau. Il avait remporté les plus beaux succès et les plus hautes récompenses sans que sa modestie en fut un instant altérée.

De tous les enfants du Comminges nul ne garda plus que lui dans la Capitale la pensée présente de la petite patrie ; chaque année il y revenait habiter un de ces sites

(1) A.D. 31 BF 174 Année 1925.

harmonieux entre tous où dans les monuments comme dans le paysage ses sens d'artiste goûtaient un charme inépuisable.

Il avait acquis et restauré le palais épiscopal de Saint-Bertrand-de-Comminges qui reste un des beaux morceaux d'architecture du vieux Lugdunum.

Sensible aux expressions des choses et de l'âme profonde de notre pays, il en traduisit quelques-unes sur la toile un peu dans la manière de Millet. Son *Retour des Champs*, sa *Fileuse* ont ainsi été composés à Saint-Gaudens. Cette dernière fut remarquée au salon de 1879 et acquise par l'Etat. A cette époque le *Journal de Saint-Gaudens* relatant l'événement ajoutait : "*Il serait grandement à désirer que cette toile dont le sujet a été pris dans nos murs et rappelle un type, des mœurs et un costume sur le point de disparaître, fut déposée au musée de Saint-Gaudens. Si l'administration municipale jugeait à propos d'en faire la demande, il est permis d'espérer que les motifs qui militent en sa faveur ne seraient pas méconnus.*"

La vue de ce tableau dont l'ébauche l'avait déjà frappé à Saint-Gaudens inspirait dernièrement à M. Bernard Lozes, le sonnet :

*J'ai vu naguère à Paris
Ta vieille fileuse gasconne
Telle qu'aux bords de la Garonne
Elle charma mes yeux surpris.*

*Quand sous les ombrages fleuris
Au déclin d'un beau jour d'automne
Sa bouche intelligente et bonne
Souriait à son doux Zouxis⁽²⁾.*

*La retrouvant pleine de vie
D'un gai "Bonjour Jeanne-Marie"
Je provoquai son entretien.*

*Mais devant tout mon entourage
Dont elle ignorait le langage
Jeanne n'osa parler le sien.*

Tels étaient les échos des succès remportés par le maître, succès suivis par la sympathie unanime de ses concitoyens, elle l'a accompagné jusqu'à la vieillesse qu'il porta allègrement.

L'annonce de sa fin fut accueillie de tous avec regrets et cette pensée sera douce à ceux qui le pleurent ; ils nous permettront de prendre à leur deuil la même grande place que nous savons bien qu'il nous donnait dans son amitié."

Texte communiqué par Mme **Marie-France Puységur-Mora**
chargée de l'Antenne du Comminges.

(2) Illustre peintre grec du Ve siècle av. J.-C.

* RÉPONSE À L'AVIS DE RECHERCHE n° 138

Les **délibérations de la Société populaire de Nailloux** figurent aux A.D. de la Haute-Garonne dans la liasse L 4577 qui regroupe les délibérations des Sociétés populaires des districts de Revel et de Villefranche. Le fonds de la Société populaire de Nailloux est constitué par 11 documents.

* RÉPONSE À L'AVIS DE RECHERCHE n° 140

Pour compléter les renseignements précieux concernant le **peintre Jean André Rixens** apportés par Mme Puysségur-Mora, signalons un article fort documenté de C. Mange intitulé "Un peintre toulousain méconnu : J.A. Rixens (1846-1925)" paru en novembre 1987, dans l'Auta n° 530. Dans cet article l'auteur évoque notamment "la Mort de Cléopâtre", tableau peint pour le Salon de 1874 et qui figure au Musée des Augustins, présenté à Paris, au Petit Palais, à l'occasion de l'exposition consacrée à Alexandrie.

* AVIS DE RECHERCHE n° 142

Parmi les outils figurant dans un inventaire après décès du XVI^e siècle concernant le Rouergue, un de nos amis a trouvé un outil portant le nom d'**empèbe**.

De quel outil s'agit-il ? A quoi servait-il ?

* UN PARC LÉGENDAIRE À MARENGO : LE PARC FÉLIX LAVIT



Ce parc est très ancien. En 1851 dans le guide de Toulouse d'Alphonse Brémond (page 40), il est question du "Jardin Marengo", lieu de plaisir et de rendez-vous pour la jeunesse. Il offre dit-on mille distractions : bals, balançoires, montagnes russes, etc.

Dans la revue de Toulouse de septembre 1859, de F. Lacointa (page 188), le jardin Marengo est signalé comme lieu de plaisir.

Il n'y avait pas encore la grande maison d'habitation.

L'acte d'adjudication du 12 juin 1878 décrit l'utilisation du parc et de la maison. La grande maison est alors construite. Le domaine est en fait constitué de trois parties bien distinctes.

Tout d'abord un parc et un jardin avec des montagnes russes, un chemin de fer, des nacelles aériennes, des bassins, des jets d'eau, le tout planté d'arbres fruitiers et d'agrément. Le parc est entièrement clôturé par des murs en maçonnerie. Tout cet ensemble peut être éclairé par des appareils à gaz.

Puis une grande maison d'habitation avec des locaux destinés séparément à un café-restaurant, à des bals et concerts ou à toute autre industrie. Elle est construite en maçonnerie de briques cuites. Un escalier en pierre mène à un immense belvédère ayant quatre faces percées chacune de diverses portes et fenêtres.

Enfin, une loge de concierge, construite en briques, à côté d'un magnifique portail en fer servant à entrer dans le parc et au-dessus duquel on peut lire *Marengo* en grosses lettres.

Un ancien du quartier, Marcel Abadie, dans un article paru dans *La Dépêche du Midi* du 26 novembre 1973, décrit ce qui reste du parc Marengo, en 1920.

Le parc est abandonné depuis longtemps... Le mur de clôture fort ancien est percé de nombreuses brèches. Sous le lierre, se trouvent peut-être les entrées des fameux souterrains ! Ils étaient tous obstrués...

Au milieu du parc un petit amphithéâtre aux gradins de briques et, à côté, un large fossé autrefois rempli d'eau.

Le 8 avril 1925, Madame Veuve Gleyzes, dernière propriétaire du parc, écrit une lettre à Monsieur le Maire de Toulouse. Elle propose à la ville de Toulouse la vente de son parc de 8880 mètres carrés pour la somme de 100 000 francs, ce qui paraît très avantageux.

Au mois d'octobre 1925, Félix Lavit, adjoint au Maire, originaire du quartier, réussit à convaincre le conseil municipal de l'intérêt qu'il y a d'acheter le "parc Marengo". "En transformant ce lieu en jardin public, le quartier sera assaini.". Le parc et la maison sont achetés par la ville. Le parc est transformé avec beaucoup de goût sous les directives de Félix Lavit. La grande maison est restaurée et aménagée pour abriter des logements.

Le dimanche 24 avril 1927 a lieu l'inauguration du "parc Marengo" en présence du Maire, Etienne Billières et de nombreuses personnalités toulousaines. Après le discours de Félix Lavit, on trinque gaiement à la République de Marengo !

Hélas, le 14 avril 1930, Félix Lavit décède à l'âge de 40 ans. Les obsèques, très émouvantes, eurent lieu en présence d'Etienne Billières, maire de Toulouse, de Vincent Auriol, du préfet de la Haute-Garonne.

Le Parc Marengo prit alors le nom de Félix Lavit, en hommage à son créateur.

Nous nous souvenons qu'en fin d'année scolaire, avant guerre, des fêtes populaires étaient organisées par le cercle laïque Monge-Marengo, créé en 1933.

Légendes du parc Félix Lavit

Encore de nos jours, il est dit que le parc Marengo fut cédé par la dernière propriétaire à la ville de Toulouse dans le but de créer un parc pour enfants. Alors que la dernière propriétaire, Madame Veuve Gleyzes, l'a vendu à la ville de Toulouse pour la somme de 100 000 francs en 1925.

Une légende voudrait que Louis-Napoléon Bonaparte, de passage à Toulouse en 1852, ait voulu se rendre au parc Marengo afin d'assister aux fêtes nocturnes qui s'y déroulaient. Le propriétaire refusa de le recevoir. Louis-Napoléon Bonaparte ordonna de fermer par des chaînes toutes les rues conduisant au domaine.

Dans notre jeunesse on nous montrait des anneaux fixés à l'entrée du parc. Nous déduisons que ces anneaux servaient d'attache pour les chevaux des fiacres. Les mêmes anneaux sont d'ailleurs encore en place dans le mur d'enceinte de l'ancienne école vétérinaire.

Une autre légende voulait que ce parc soit creusé de souterrains. Nos grands-mères ajoutaient que ces souterrains étaient dangereux et que certains aboutissaient au Capitole...

Ayant passé une grande partie de ma jeunesse à l'école communale de Marengo (de nos jours un parking), je me souviens que, pendant la guerre de 1940, certaines de ces cavités furent réouvertes afin de servir d'abris contre les attaques aériennes.

Charles GASPARD

*** TÉMOIGNAGE : LE CAMP DE JUDES À SEPTFONDS (Tarn-et-Garonne)**

La gare de Borredon va connaître en mars 1939 une triste célébrité : l'arrivée des internés de l'Armée Républicaine Espagnole dirigés ensuite sur le camp de Septfonds, puis l'arrivée, en juillet, d'une compagnie de fantassins "Les Joyeux", constituée par des délinquants civils emprisonnés qui vont former une unité de corps franc du type de celle du film *Capitaine Conan*. Enfin, en mai 1944, le départ d'un contingent de prisonniers politiques, résistants, maquisards, internés à Septfonds qui vont former le fameux "train fantôme". Une telle distinction n'est pas due au hasard.

Borredon, une gare à la campagne

Les impératifs économiques ou la nécessité imposée par le relief ont amené la compagnie du Paris-Orléans, concessionnaire de la ligne de Montauban à Cahors, à construire une voie ferrée, inaugurée en 1884, qui fuit de Caussade à Cahors toutes les agglomérations ou villages ou chefs-lieux de cantons, asphyxiant ainsi l'économie locale. Cette aberration amena la construction de la gare de Borredon en pleine campagne, et ceci, bien avant qu'Alphonse Allais ne lançât sa boutade, de construire des villes à la campagne.

Le silence sous la pluie

La pluie de ce mois de mars 1939 accentue ce silence total qui n'est troublé que par le chant d'un coq ou l'aboïement d'un chien de la ferme voisine, ou par le passage d'un train qui dévale de Monpezat sur Caussade ou celui qui monte dans le bruit saccadé et assourdissant de l'échappement libre de la vapeur de locomotives américaines type 4500. Le silence enveloppe alors à nouveau le paysage troublé seulement par le gazouillement de l'eau dans les descentes des chéneaux des gouttières.

L'arrivée des troupes coloniales

Soudain un brouhaha monte de la cour de la gare. Elle est pleine de soldats dont les capotes fument sous la pluie. Sous les frênes de son pourtour, les fuseaux des fusils sont formés. Des groupes de tirailleurs dont les chéchias émergent sous la pluie, tels des hauts-de-forme kakis, bavardent avec force gestes à l'appui. Le 16^{ème} Régiment de troupe coloniale est là. Ils viennent de Cahors, de Montauban, de Castelsarrasin, peu importe. La cour n'a jamais eu autant de monde, encore moins de soldats sénégalais, et autres noirs, sous ces frênes dénudés. L'effectif d'une compagnie est là, à attendre, sous la pluie. Un tel déploiement de forces, inhabituel pour une si petite gare, laisse présager un événement important : l'arrivée d'un convoi exceptionnel.

Le cordon de sécurité

Un coup de sifflet strident, un commandement bref, retentissent. Les soldats sont au garde-à-vous à écouter les explications d'un gradé. Par petits groupes, ils quittent la cour. Ils s'éloignent, les uns vers la gare de marchandises, d'autres s'engagent sur les quais de la gare. Ils s'ègrènent de chaque côté des deux voies principales, à raison d'un tous les dix mètres environ, le fusil sur le bras, pour établir un cordon de sécurité.

L'arrivée du train

Un roulement sourd qu'accompagne un panache de vapeur annonce l'arrivée d'un train. Première surprise : il n'y a que des wagons de voyageurs, mais d'un modèle près de la réforme. Après un ralentissement progressif, le train s'arrête dans un crissement métallique des sabots de freins sur les roues.. Il est bondé d'hommes en kaki avec des calots, des casquettes plates, certains ont même des bonnets de laine ou des cagoules qui

laissent voir le bout d'un visage. Une couverture jetée sur la tête leur sert d'imperméable en prenant la forme d'une capuche que l'on maintient serrée avec la main sur la gorge. Ce sont les internés de l'armée républicaine espagnole.

Le débarquement des internés

Les portières s'ouvrent des deux côtés : côté quai et à contre-voie. Ignorants du danger encouru, ils descendent à contre-voie. Un bon nombre urinent en se tournant vers le train. D'autres préfèrent profiter de la bienveillance des soldats pour aller dans le taillis de prunelliers ou de cornouilliers qui domine la voie et le jardin sous l'œil des tirailleurs.

Ils sont 700, 800, peut-être plus à avoir été entassés dans des wagons, certes avec une banquette pour s'asseoir, mais sans couloir, et sans toilettes.

La profonde misère de tous

Encadrés par la troupe, il en arrive de partout, du jardin, du portillon entre la gare et l'édicule de la lampisterie. De la gare des marchandises vient le plus grand nombre. Quiconque n'a vu l'arrivée de ces hommes ne peut comprendre leur misère. Tous ont une couverture roulée en bandoulière attachée aux extrémités par une ficelle qui sert aussi de baudrier pour la porter. Leur tenue, fripée, froissée, râpée, parfois déchirée, porte les stigmates de la retraite depuis Tortosa dans la vallée de l'Ebre tout près de Tarragone ou de Barcelone. Les plus nantis ont une gourde en aluminium et une gamelle, d'autres n'ont qu'une gamelle, enfin, certains n'ont qu'une boîte de conserve dont l'anse n'est autre qu'un fil de fer torsadé. Beaucoup ont tout perdu. Leur seule richesse : une boîte de conserve ramassée on ne sait où. Presque tous ont une barbe de plusieurs jours qui accentue le masque des souffrances endurées par la retraite, par la faim, par le froid, par la pluie, par la détention, par la déception, par la désillusion de l'accueil.

Le rassemblement dans la cour

La cour de la gare n'a jamais vu autant de personnes rassemblées sur un espace aussi restreint. Plus d'un millier sont là à attendre sous la pluie qui ne cesse de tomber, froide et pénétrante. De la buée s'échappe de leurs capotes ou de leurs vestes mouillées et se mêle à la pluie. Un nuage de brouillard stagne au-dessus de tous, prisonniers ou soldats. Une odeur de sueur mouillée monte des tenues salies et re-salies depuis l'exode et l'internement. A tour de rôle, ils quittent leur bonnet de laine, l'essorent. Ils le tapent violemment sur leurs cuisses pour lui donner des qualités de relatif confort. D'autres se cachent au milieu d'un groupe d'hommes pour enlever leur cagoule et aussi l'essorer loin des regards des gardiens. Ce sont des femmes, ces femmes qui, sur tous les fronts, à Tortosa ou à Téruel, à la Puerta del Sol, ou ailleurs, ont fait le coup de feu contre les franquistes au milieu des hommes.

Pour tromper l'attente ou la faim qui les tenaille, certains, peu à vrai dire, sortent de leur poche un croûton de pain qu'ils partagent précautionneusement pour ne pas en perdre une miette. D'autres, plus riches, versent quelques gouttes sur leur pain ou sur

celui d'un compagnon d'infortune, d'une huile, sans doute d'olive, qui peut rester encore au fond de leur gourde. C'est une friandise à côté des lentilles crues d'Argelès.

L'état sanitaire

Certains toussent. D'autres ont le nez qui coule. Même aguerris, les corps sont fatigués. Ils luttent mal contre les rhumes. On se mouche comme on peut, à "la charretier", en soufflant pour dégager une narine tandis que l'autre est bouchée par un doigt. D'un revers de main, servant de mouchoir, ils essuient ce qui reste. Pas de mouchoir, pas de sac ou de ballot sur l'épaule, pas de linge de rechange, certains ont tout perdu. Rien, ils n'ont plus rien que la vie.

Déception et amertume, incompréhension

De grosses larmes roulent parfois sur la joue de l'un d'entre eux que l'on surprend au passage. Ces pleurs sont ceux de l'amertume, de la déception, de la détention qu'ils ne comprennent pas, eux qui ont risqué leur vie pour un idéal de liberté. Ce sont aussi les pleurs de l'incompréhension, des désillusions de la défaite de cette république qui voulait leur apprendre à lire pour devenir des hommes libres et conscients de leurs devoirs avant d'exiger les droits. Ils étaient des vaincus.

Ils marchent depuis si longtemps le ventre creux. Les rives de l'Ebre sont loin. Cependant, on peut lire dans leur regard, malgré la vaillance, à Tortosa sur l'Ebre où ils arrêterent les armées franquistes pendant un été et un automne, la tristesse, l'angoisse du vaincu. Dans l'ombre de ce regard, on aurait pu lire aussi toute l'amertume d'un peuple.

Le départ pour le camp de Judes

Des coups de sifflet stridents s'élèvent du brouhaha général. Des ordres fusent d'un peu partout. Des balluchons sont remis sur l'épaule des plus nantis. Cette foule s'engage dans la descente sous les frênes de l'"Avenue de la Gare", encadrée de chaque côté par des soldats. Les premiers tournent sur la route de Lapenche, les derniers sont encore dans la cour de la gare. Le bruit de foule s'estompe peu à peu. Le galop d'un cheval monté par un gradé commandant le détachement martèle le sol pierreux de la cour et de la route. Il longe la colonne et la remonte pour prendre la tête après s'être assuré du départ des derniers. Le silence se rétablit, déchiré par les deux coups de sifflet de la locomotive qui démarre ensuite lentement dans un bruit de tampons heurtés. Un roulement dans le bruit de l'échappement brusque sous pression de la vapeur utilisée dans les pistons qui s'étouffe dans la tranchée du pont supérieur de la route de Saint-Julien. C'est fini. Les Républicains espagnols, solidement encadrés, partent pour l'internement au camp de Judes.

La désolation à l'arrivée au camp

A Argelès, le sable de la plage leur servait de lit. A Septfonds c'est l'herbe rase d'un pré en bordure d'un ruisseau qui les attend. Leur calvaire n'est pas fini. Aucun

baraquement n'est prêt pour les premiers arrivants. Ils furent plus de trois mille en deux jours à attendre sous la pluie.

Tous ces hommes harassés par tant de marche à pied, par tant de séjour dans tous les camps d'accueil, d'Argelès, de la Tour de Carol ou d'autres, vivent dans l'espoir d'une halte leur permettant de reprendre leurs forces. Après avoir franchi le ruisseau du Candé, puis de la Lère, ils sont là, devant une double rangée de fil de fer, ménageant un chemin de ronde pour les patrouilles de surveillance qu'ils connaissent si bien pour les avoir vues, vécues et subies. Rien n'est changé. Mais dans ce pré, sans une baraque, la pluie continuellement tombe en ce mois de mars. Rien n'est en place.

Huit jours plus tard, ils sont toujours là sous la pluie. Les couvertures tendues en pente entre des piquets faits de branches émondées leur servant d'abris, devant un feu de bois dont la fumée monte droite. Imaginons un pré, des hommes assis sous une couverture tendue, enveloppés dans leur propre couverture, assis en tailleur, se serrant, tournant le dos à la pluie venant d'ouest, devant un feu. Peu à peu, l'herbe disparaît et fait place à de la boue. Ils ne s'éloignent du groupe que pour rejoindre les feuillées creusées pour assurer l'hygiène. Les gendarmes patrouillent sur le chemin de ronde et dans le camp. Sur tout le camp, regardant monter cette fumée bleue qui se mêle à la pluie, ils sont là, plusieurs centaines de groupes à attendre désespérément.

La discrétion de la gare de Borredon

Les autorités civiles et militaires ont préféré la discrétion de la gare de Borredon (Bosc Redon), perdue en pleine campagne. Elles n'ont pas voulu profiter d'une gare comme celle de Caussade avec ses deux voies de garage du côté pair longées par la rivière La Lère qui offre beaucoup de facilités, de sûreté et de sécurité. Le plus important pour les décideurs de l'époque est de ne pas encourager les mouvements de sympathie qu'auraient pu entraîner la traversée de Caussade même en suivant la voie du petit train de Caylus : avenue du Petit Versailles et route de Septfonds. L'essentiel, à l'époque, était de ne pas effaroucher les braves gens. La gare de Borredon a vu les prémices de la guerre avant qu'elle ne voit le drame de ceux qui, conduits par les SS, partiront du Camp de Judes pour les camps de la mort en Allemagne.

(A la mémoire de mon père, chef de gare à Borredon, de 1935 à 1947)

Jean ALBOUY

*** APPEL AUX AMIS**

Nous nous adressons à tous nos amis afin qu'ils nous fassent parvenir, si possible, des **articles de 3 à 4 pages** maximum pour que nous puissions les insérer dans nos futures lettres.

Adressez-nous également des textes plus importants (**15 pages manuscrites** au maximum) afin que nous puissions les faire paraître dans notre série "**Petites Bibliothèques**".

* FLASH N° II SUR QUELQUES PRIX RELEVÉS EN HAUTE-GARONNE

Salaires quotidiens

1717 - Accord passé entre les principaux propriétaires de la Communauté de **Fonsorbes**

... L'année fut divisée en trimestres et il fut convenu que les salaires seraient payés par quartier :

1) aux hommes,

- du 1 ^{er} janvier au 31 mars	5	sols par journée
- du 1 ^{er} avril au 30 juin	7	"
- du 1 ^{er} juillet au 30 septembre	6	"
- du 1 ^{er} octobre au 31 décembre	4	"

2) aux femmes,

- du 1 ^{er} octobre au 31 mars	2	sols 6 deniers
- du 1 ^{er} avril au 30 septembre	3	"

1721 - Le 4 avril 1721 les Capitouls de Toulouse fixent les salaires dans leur juridiction:

1) pour les hommes,

- du 1 ^{er} octobre au 1 ^{er} février	6	sols par journée
- du 1 ^{er} février au 1 ^{er} avril	8	"
- du 1 ^{er} avril au 1 ^{er} octobre	10	"

2) pour les femmes,

- du 1 ^{er} octobre au 1 ^{er} février	3	"	
- du 1 ^{er} février au 1 ^{er} avril	4	"	
- du 1 ^{er} avril au 1 ^{er} octobre	5	"	soit la moitié du salaire des hommes

*(D'après un article publié par la Société d'Agriculture de la Haute-Garonne,
"Une grève agricole dans le Toulousain
au commencement du XVIIIe siècle"
par M. BARRIERE-FLAVY, Toulouse, 1906, Imprimerie de St-Cyprien)*

Renseignements communiqués par Louis Latour

